

# L'Afrique équatoriale et l'Angola : les migrations et l'apparition des premiers États

*Jan Vansina*

## État de nos connaissances

Reconstruire le passé de 1100 à 1500 pour cette vaste zone du continent constitue une gageure dont l'historien se passerait bien. À ce jour, nous ne disposons que de peu de sources contemporaines puisque le premier manuscrit date seulement de 1492 et les fouilles au Shaba, au Bas-Zaïre et ailleurs ne fournissent pas encore un cadre chronologique bien étoffé et n'en sont qu'à leurs débuts. Les sources écrites plus tardives ne traitent que du royaume de Kongo. Elles sont abondantes pour la période après 1500 et l'on utilisera plusieurs relations tardives (1587, 1624, etc.) quand elles traitent de l'époque avant 1500 ou mieux, ici, 1483.

Parmi les sources non contemporaines, on relève des traditions orales pour le Kongo, consignées vers 1624 d'abord, et d'autres qui traitent des royaumes côtiers et relevées, entre autres, par Dapper et Cavazzi entre 1641 et 1667, soit donc deux ou trois siècles après les événements. Quant aux autres régions, les traditions ne furent recueillies que vers la fin du siècle passé ; cependant, la collecte des traditions orales tend à se systématiser depuis les indépendances (1960). Elles se révèlent être une source essentielle éclairant et l'histoire et la culture.

Pour cette période comme pour la précédente, l'utilisation des données linguistiques pourrait être cruciale, même si elle se situe, comme nous le pensons, après la fin de l'époque des migrations bantu, position que certains n'adoptent point. De toute façon, tous s'accordent pour dire que l'époque débute bien après la fin de la société protobantu dont nous pouvons recons-

truire les traits majeurs grâce à son vocabulaire. L'étude des différenciations entre langues et du processus de formation des États sont à leur début, mais elles promettent de devenir très fécondes. Quant aux langues parlées dans les savanes du Nord, appartenant au groupe oriental de l'Adamawa-Est de Greenberg et au Soudanais central, la linguistique historique n'y a pas encore été appliquée avec rigueur.

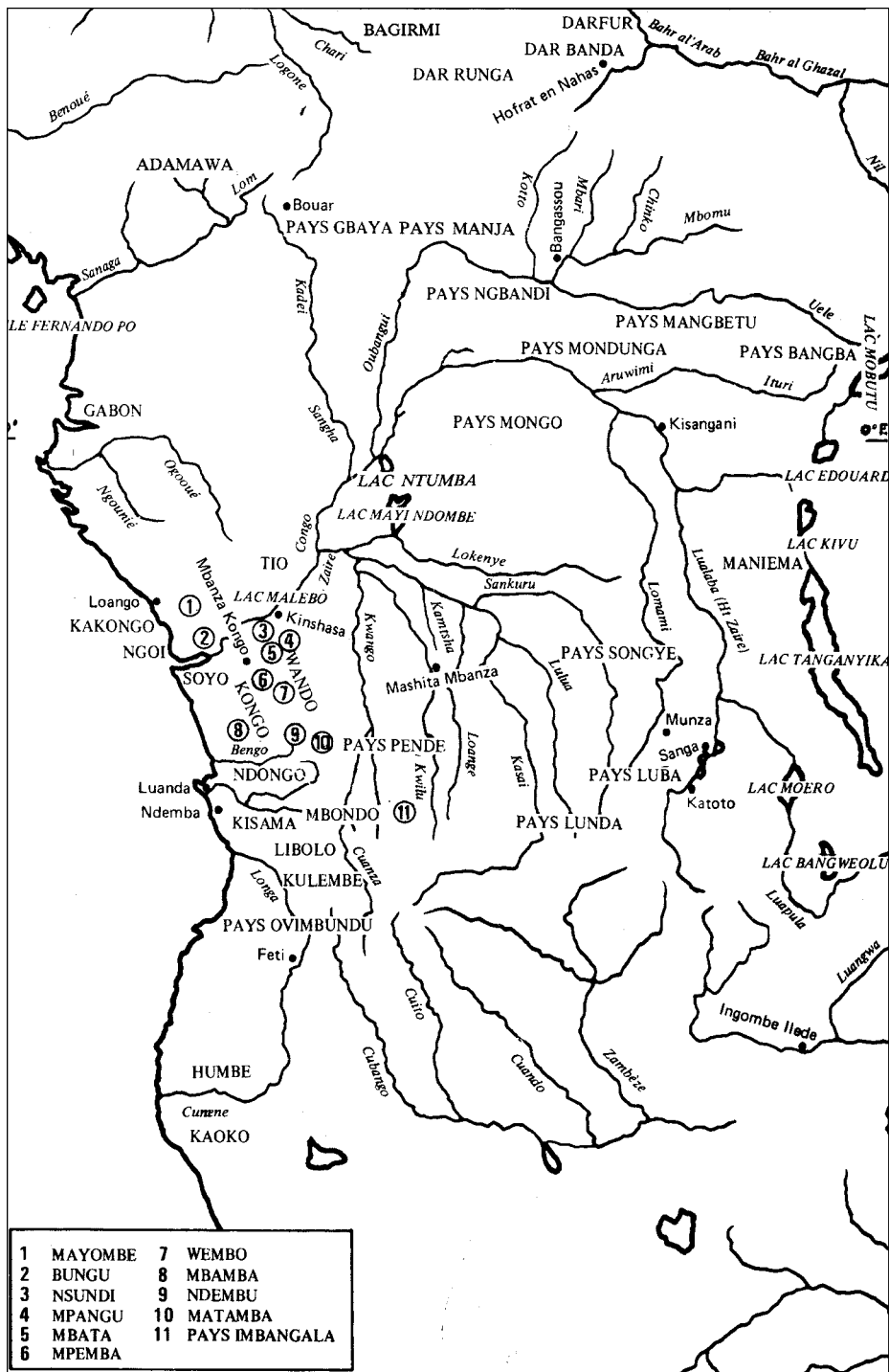
Restent les données ethnographiques. Difficiles à établir puisqu'il faut d'abord déblayer le terrain par une critique rigoureuse pour arriver au moins à retrouver la situation à la veille de la colonisation, il faut ensuite appliquer une méthodologie très délicate, comme le prouvent les tentatives faites par l'anthropologie historique depuis la fin du siècle passé. Néanmoins, une étude ethnographique fouillée, jointe à une étude d'emprunts et de diffusion linguistique, éclaire beaucoup d'aspects de l'histoire. Comme pour les langues, il faut non seulement établir des descriptions ethnographiques détaillées là où elles n'existent pas encore, mais il faut, de plus, tenter d'obtenir des données aussi objectives que possible.

La pierre d'achoppement de toutes ces données plus tardives, non datées par le carbone 14 ou par les documents écrits, reste la chronologie. Ni le document linguistique, ni le document ethnographique ne fournissent une chronologie, fût-elle relative. Ce n'est qu'en comparant les résultats obtenus à des données archéologiques que l'on arrive à faire une datation. Les traditions orales donnent bien une séquence relative, mais valable seulement pour les périodes succédant à celles concernées par les mythes d'origine. Donc, toute chronologie pour cette période, abstraction faite des côtes, reste incertaine. Seules des fouilles intensives avec datation par blocs au carbone 14 pourront y remédier.

Dans ces conditions, la seule approche possible est de reconstituer l'histoire à partir des données archéologiques et linguistiques de la période précédente et de celle-ci avec les données que nous possédons après 1500. Une toile est tissée avec des fils qui relie le plus ancien au plus tardif et le tableau qui en résulte ne se compose que d'hypothèses à vérifier.

## Les populations

Dans la mesure où l'expansion des langues bantu peut refléter de grandes migrations, celles-ci avaient pris fin bien avant 1100. Il est vrai que, pour le professeur Oliver, suivant en cela la théorie du linguiste et professeur Guthrie, l'origine de la masse de la population bantophone se situe au Shaba et, dans la région adjacente, en Zambie du Nord-Est. À l'ouest, elle pouvait même s'étendre jusqu'à l'Atlantique. Pour Oliver, c'est là que se développa un mode de vie « bantu » fondé sur l'agriculture à base de céréales et sur l'emploi intensif du fer. Suite à ces développements, la population se serait multipliée et aurait remonté, par les fleuves et par la côte, la forêt où, même vers l'an 1000, des populations de chasseurs et de pêcheurs très clairsemées vivaient encore à un niveau préagricole. Vers 1500, ce phéno-



Carte d'orientation de l'Afrique centrale vers 1500 (carte J. Vansina).

mène d'expansion à partir du sud était probablement achevé; on constate cependant l'existence de grands îlots de chasseurs pygmées et de planteurs de langue non bantou; pour cette expansion bantou, on se reportera avec fruit au chapitre 6, du volume III (à paraître), « Les Bantou et leur expansion ». En Angola, on trouve également des groupes de chasseurs, peut-être des Sarr non refoulés vers le sud<sup>1</sup>.

La théorie est invraisemblable pour de nombreux linguistes qui, suivant en la matière le professeur Greenberg, voient une origine des parlers bantou dans la région située entre les fleuves Bénoué et Cross. Pour lui, les bantuphones se sont déplacés graduellement vers le sud, colonisant notamment la région entre Sanaga et Ogooué, d'abord bien avant l'an 1000, en fait peut-être encore avant l'ère chrétienne. Un déplacement parallèle le long de l'Oubangui-M'Bomou eut lieu à la même époque. Ensuite, il y eut une espèce d'explosion de langues à partir d'un noyau secondaire, situé dans la région des langues kongo, soit au Shaba, soit dans la région des Grands Lacs, puisqu'une branche des premiers bantuphones aurait marché vers l'est en lisière de la grande forêt, remontant bientôt Oubangui et M'Bomou. Mais même la dispersion à partir du noyau secondaire était terminée longtemps avant l'an 1000 puisque, aussi bien, le Kiswahili se trouve parmi les langues dérivées et un premier vocable bantou de cette langue est noté avant l'an 868 par Al-Djahiz. À notre avis, les études linguistiques plus récentes expliquent mieux la réalité et nous admettons que les migrations dans les régions que nous traitons étaient terminées pendant le premier millénaire<sup>2</sup>.

Il est également vraisemblable que les chocs de populations parlant des langues orientales du groupe Adamawa-Est ont disloqué le bloc des Soudanais centraux bien avant 1100. Mais au nord-est de la forêt et tout au nord de la boucle du grand fleuve comme dans le bassin de l'Oubangui, des langues continuaient à s'affronter et à s'évincer mutuellement, y compris des langues bantou, cela probablement sans grands mouvements de population. Les langues soudanaises centrales n'arrivaient pas à assimiler des populations parlant des langues bantou et *vice versa*, tandis que les langues les plus anciennes dans cette région appartenant au groupe oriental de l'Adamawa-Est étaient érodées par les autres, et les Pygmées reprirent surtout du soudanais central, ce qui donne à penser que, sur le front culturel, les parties en présence se valaient et que l'on retrouvera une histoire de gains mineurs de part et d'autre, fluctuant avec des reculs, et ce, pendant des siècles. Ailleurs, le remplacement des parlers autochtones par le bantou avait réussi ou était en train de réussir, mais au cours de ces processus on doit penser que les immigrants bantuphones avaient intégré dans leur civilisation bien des complexes culturels provenant des autochtones. Et tout cela a pu se passer sans provoquer de grandes migrations, qui, elles, semblent bien l'exception dans l'histoire de la région.

1. R. Oliver, *JAH*, vol. VII, 1966, pp. 361-376; M. Guthrie, *JAL*, vol. I, n° 1, 1962, pp. 9-21.

2. J. Greenberg, 1963, pp. 30-38; B. Heine; H. Hoff et R. Vossen, 1977, pp. 57-72; A. Coupez, J. Evrard et J. Vansina, *AL*, vol. VI, 1975, p. 152; D. W. Phillipson, 1977.

Probablement bien avant 1500, les premières formations ethniques régionales étaient en place; le cas le mieux connu est celui des Imbangala formés d'éléments lunda, luba, ovinbundu et ambundu<sup>3</sup>.

L'influence des communications se constate notamment dans la cuvette centrale, où une triple division du travail liait agriculteurs, chasseurs (Pygmées surtout), et pêcheurs. Ces derniers fréquentaient intensément les agriculteurs auxquels ils vendaient poissons et poteries contre des végétaux et de la viande: mais ils étaient également en communication suivie avec les pêcheurs des biefs avoisinants du réseau hydrographique. Grâce à la configuration de ce réseau dans la cuvette, on comprend que les parlers mongo soient restés si uniformes dans toute cette cuvette.

En forêt, au Maniema, un relief montagneux et une végétation particulièrement bordée rendaient les communications difficiles; pourtant, nous trouvons dans ce secteur deux grands groupes: les Lega et les Komo, qui ont pu maintenir leur unité culturelle<sup>4</sup>.

Quant à la marque laissée par les autochtones, elle est évidemment la plus visible dans les régions de la forêt du Nord-Est, dans la région Zaïre-Oubangui-M'Bomou. On pourrait même penser que les différents groupes ont cultivé des oppositions linguistiques pour traduire d'une façon visible leur volonté de s'individualiser. Le linguiste Ehret va même plus loin: pour lui, les Soudanais centraux occupaient non seulement le Nord-Est, mais tout le pays à l'est du Lualaba. Ils étaient déjà divisés en populations distinctes avant la venue des bantuphones. Ils ont seulement laissé une marque sur les langues de la région, mais auraient transmis leur esprit d'individualisation à ceux dont ils adoptèrent la langue. Il est encore trop tôt pour juger de la validité de sa démarche et évaluer les résultats<sup>5</sup>. Sur la carte des savanes du Nord, la marque des Soudanais centraux et autres s'inscrit clairement et explique la présence d'îlots « ethniques », encore qu'il ne faille jamais perdre de vue que la carte actuelle représente la situation issue des grandes migrations qui ont bouleversé cette région du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que l'immigration banda, originaire du Dar Banda, localisé juste au sud du Bahr al-Arab au Soudan, balaya les groupes sabanga et kreish dans tout l'Est et au centre de cette zone. Ces Sabanga ne sont plus que des îlots perdus dans la masse banda, assimilés par eux, pour la plupart, vers 1900. De tout le groupe, seul le royaume nzakara fut assez puissant pour survivre. Or, les Banda émigrèrent à la suite de razzias de plus en plus intenses d'esclavagistes, venus d'abord du Darfur, ensuite directement du Nil. Au même moment, l'ouest de l'actuelle République centrafricaine fut bouleversé par une migration massive gbaya provoquée par des razzias d'esclaves hawsa, provenant de l'Adamawa.

3. J. C. Miller, 1971.

4. M. Guthrie, 1953; J. Vansina, 1966, pp. 93-103, pp. 105-114.

5. C. Ehret, *TJH*, vol. IV, 1974, pp. 1-71.

## Histoire et civilisation de cette région

### L'agriculture

Les données écologiques et archéologiques connues permettent d'affirmer que dès avant 1100 l'agriculture était pratiquée partout, exception faite pour l'intérieur de l'Angola méridional, trop proche du Kalahari et de certains secteurs forestiers. Les céréales cultivées comprenaient surtout le sorgho rouge et d'autres millets (*saa-sanga*). Parmi les tubercules, les ignames africains, de nombreuses espèces prédominaient, le taro asiatique (*coco vam*) ne se rencontrant probablement pas, tandis que le bananier et la canne à sucre de la même provenance étaient à l'honneur, surtout en forêt mais aussi en savane. Ajoutons à cela la culture des haricots et du *voandzia* (arachide) comme légumes. La chasse, la pêche et la récolte de chenilles et de larves fournissaient les protéines indispensables. Comme animaux domestiques, on trouvait partout la volaille, la chèvre et le chien. Au sud de la forêt, on gardait des moutons et au moins dans la région du bas-fleuve, le bétail à cornes et le porc. Il existait certainement une technologie agricole différente en forêt et en savane, les céréales étant la base de la nourriture en savane, contrastant avec les bananes et les ignames de la forêt. On retrouve même des zones préférées pour la culture des palmiers. Mais il faut se rendre compte que la forêt était trouée de savanes intercalaires naturelles le long de la côte, entre le fleuve Gabon et le cours intérieur du Zaïre, à l'intérieur de la boucle du fleuve; probablement, on y cultivait également des céréales. La seule raison qui s'y opposerait peut-être serait l'humidité trop grande régnant près de l'Équateur. Il s'agit d'une question à résoudre par la fouille archéologique et l'étude botanique. Aux alentours de ces savanes intercalaires, comme à la lisière de la forêt, l'homme bénéficiait donc des avantages de deux environnements qui souvent se complétaient. C'est ici surtout que les aléas des récoltes étaient moindres et qu'on pouvait s'attendre à une croissance de la population, commencée avec l'introduction de l'agriculture et celle des outils en fer. Cette croissance a dû aboutir, avant l'an 1000 déjà, à des mouvements de populations vers des endroits moins peuplés.

Notons qu'il n'y avait pas que la forêt qui jouissait de la possibilité d'offrir un double environnement. En savane boisée, la présence de galeries forestières le long des fleuves jouait exactement le même rôle, notamment dans les vallées de l'Oubangui, du Kasai et du Lualaba. De plus, le long de ces fleuves comme le long du Chari, la richesse en poisson favorisait la croissance et la concentration de la population. En outre, l'abondance de protéines dans la nourriture a pu élever ici le taux de fécondité et donc celui de la croissance de la population.

*L'artisanat et le commerce*

Partout, les techniques artisanales avaient atteint dès 1100 les caractéristiques qu'elles gardèrent jusque vers 1900: métallurgie du fer bien développée, poterie, vannerie, tissage du raphia, boissellerie, extraction du sel des plantes, du sel gemme, du sel marin ou des marais salants. Les fouilles de Bouar en République centrafricaine, comme celles de Sanga, établissent l'existence de la métallurgie. Il est possible que les mines de fer de Munza (Shaba) aient été exploitées très tôt et que cela soit lié à l'expansion du royaume luba<sup>6</sup>.

Avec ces techniques, un commerce régional naquit. Les premières indications de l'utilisation de croisettes de cuivre comme monnaie apparaissent dans la Copper Belt aux environs de 1000 et l'usage se répand du Zambèze au Lualaba avant 1450-1500. Les Portugais trouvèrent une monnaie de compte au Kongo en 1483 (appelée *nzimbu*; vers 1500, des carrés de raphia circulaient comme unités de valeur dans le circuit commercial de toute la savane du Sud tournée vers l'Atlantique. Au siècle suivant, le sel gemme de Kisama a joué le rôle de monnaie<sup>7</sup>. Les transporteurs étaient sans doute d'abord les pêcheurs, producteurs de poissons et de poteries que l'on peut retrouver le long des biefs navigables des nombreux fleuves de la zone. Il y eut sans nul doute des exploitants-commerçants spécialistes du cuivre dans le Shaba et la Haute-Zambie. Et sans doute y eut-il un commerce du fer et du sel vers des régions où l'on ne connaissait que le sel tiré des cendres de plantes. Enfin, les chasseurs autochtones en forêt s'habituèrent déjà sans doute à troquer du gibier contre des pointes de flèches en fer, des bananes et du sel.

*La société et l'organisation du pouvoir*

Avec l'accroissement de la population depuis l'époque de l'expansion et l'épanouissement des techniques artisanales et du commerce, la société était en lignages patrilineaires. Au début, les bantuphones étaient groupés en villages assez compacts. Il est fort possible que les tendances matrilineaires à l'intérieur du groupe aient été fortes et se soient développées avant notre période dans les savanes du Sud. En effet, on retrouve non seulement la ceinture matrilineaire de l'Afrique centrale depuis la Namibie jusqu'au Zambèze et depuis l'Ogoué jusqu'au lac Tanganyika, mais Murdock et d'autres ont pu arguer que les peuples de la forêt à l'ouest du Lualaba étaient tous matrilineaires, tout comme d'ailleurs les Luba du Shaba. Peut-être en était-il encore ainsi vers l'an 1000. Au XV<sup>e</sup> siècle, en tout cas, les populations de la forêt étaient de régime patrilineaire, mais les Luba du Kasai et probablement ceux du Shaba étaient encore matrili-

6. P. Vidal, *Recherches oubangiennes*, vol. I, 1969; N. David et P. Vidal ont daté un autre site de l'âge du fer au confluent de la Nana et de la Modé en République centrafricaine: *Nyame Akuma*, vol. XI, 1977, pp.3-4; P. de Maret, F. Van Noten et D. Cahen, *JAH*, vol. XVIII, n° 4, 1977, pp. 481-505; T. Q. Reece, thèse de Ph. D., 1975.

7. D. Birmingham, 1970; M. S. Bisson, *WA*, vol. VI, n° 3, 1975.

néaires. Ils ne changèrent de régime successoral qu'après 1500<sup>8</sup>.

En effet, le système matrilineaire bantou admettait, semble-t-il, le principe selon lequel les hommes jouissaient d'une autorité supérieure sur les femmes, ce qui entraînait souvent une résidence virilocale effective dont le résultat était un émiettement des clans. Les lignages matrilineaires restaient faibles, tandis que la structure du village s'en trouvait renforcée puisqu'il fallait bien maintenir une communauté et un ordre. Et cette autorité du village se fondait sur des principes territoriaux, donc politiques. Dès le début, les bantuphones connaissaient, à ce niveau, des chefs politiques.

Les patrilineaires non bantuphones éparpillés en République centrafricaine vivaient en hameaux dirigés par les hommes d'un lignage sans que l'on puisse y distinguer de vrais chefs. Une poussière de hameaux remplaçait ici les villages; la société était en effet très égalitaire. Mais dans d'autres régions, le long de l'Oubangui ou du Chari, chez les patrilineaires de la forêt, on retrouvait de gros groupements de hameaux. Les lignages étaient bien plus forts et l'on y reconnaissait des chefs<sup>9</sup>.

Dans toute la savane méridionale et sur la lisière de la forêt, au sud comme au nord, des maîtres de terre étaient reconnus. Grâce à leur relation privilégiée avec la terre par le truchement d'esprits dont ils étaient les prêtres, ces personnes jouissaient d'une autorité qui était réellement politique. Ces maîtres de terre semblent avoir contrôlé un ensemble de villages formant un canton qui constituait véritablement un terroir; c'est l'embryon des royaumes.

Le processus qui a conduit à la reconnaissance des chefs de terre comme chefs politiques est lié à la croissance des lignages. L'accroissement des revenus de lignage renforçait en même temps l'autorité de son chef. Ainsi, le patriarce se transforma en maître de terre et, plus tard, en fondateur d'État par absorption d'autres lignages ou par imposition de son autorité par la force armée.

Au niveau du village, la production d'un surplus permettait au chef de lignage de ne pas travailler de ses mains; l'accroissement démographique procurant des bras supplémentaires, des chefs de famille se libérèrent du travail et constituèrent un conseil autour du patriarce; dès lors, l'État était en gestation.

L'État naquit donc du renforcement de l'autorité d'un chef de lignage s'imposant à d'autres lignages; l'État, c'était un territoire comptant un certain nombre de villages reconnaissant l'autorité politique d'un chef. Celui-ci était entouré d'agents, de fonctionnaires formant un conseil autour de lui. Dans les premiers temps, le roi, chef politique, gardait encore l'essentiel de ses attributs de chef religieux: d'où le caractère « sacré » qu'on lui reconnaissait. Mais, une fois ce niveau dépassé, quand conseillers, juges, notables, gardes du chef en passe de devenir un roi se multipliaient,

8. G. P. Murdock, 1959, p.287; J. Vansina, 1978, pp.105-110. Les données impliquent que les Luba (dont les Kete font partie) étaient matrilineaires.

9. P. Kalck, *RO*, pp.45-54; J. Vansina, 1966.



il fallut organiser un système de redistribution du surplus à partir des producteurs pour subvenir aux besoins de l'État. Ces rois, chefs, conseillers s'attachaient une clientèle par la générosité, surtout en distribuant vin ou bière. C'est pour cela que le rituel de la boisson royale devint plus tard le signe même de la suprématie de la royauté dans beaucoup d'États. Il fallait plus que le surplus normal. Or, comme la technologie ne changeait pas, que la terre était abondante, il fallait donc plus de bras. De là probablement le statut d'esclave domestique. Un esclave était un serviteur qui produisait suivant les directives du maître et ajoutait une unité à la force de travail agricole composée surtout de femmes. Les premiers esclaves furent sans doute des prisonniers de guerre. La fréquence des combats a dû devenir plus grande au fur et à mesure que les seigneuries se transformaient en États puisque, pour ce faire, elles devaient absorber d'autres seigneuries ou d'autres patrilignages pour grandir. Une autre source possible: la non-exécution de criminels; ceux-ci devenaient des esclaves<sup>10</sup>.

Il y eut des cas où l'État ne naquit pas malgré des conditions sociales et écologiques favorables. On vit alors l'élaboration de systèmes politiques différents: certains prisaient l'égalité par-dessus tout et refusèrent d'aller plus loin. D'autres sauvegardèrent une partie de cet esprit d'égalité en formant des confédérations de lignages fondées sur des associations ritualisées sans chef. L'exemple le plus spectaculaire de ce « choix » était sans doute celui des Ngbandi qui fournissaient des lignages de souverains ailleurs mais ne se transformaient pas eux-mêmes en État. Un cas plus usuel était celui des Ghaya vivant en contact avec des ethnies organisées en États comme les Mboum, mais refusant de suivre l'exemple. Les mêmes Sara ont aidé à constituer le Bagirmi, mais leur société s'est développée dans le cadre des lignages.

Dans toute la zone, certaines caractéristiques religieuses étaient probablement communes parmi les agriculteurs: existence de la sorcellerie, de rituels de fécondité dirigés par le maître de terre, importance des génies locaux et des ancêtres; devins et guérisseurs jouissaient déjà d'une grande considération. Tout cela est attesté dans le monde protobantu par une série de termes reconstitués. Toutes les formes d'autorité, depuis celle que le *pater familias* exerce jusqu'à celle que détient un souverain ou une association, avaient un aspect sacré. Il n'y a donc rien d'étonnant si un caractère sacré était conféré à toutes les royautés, ni même si les conceptions du sacré étaient semblables puisque les bases religieuses l'étaient. Cette uniformité a été baptisée un peu hâtivement « royauté sacrée » et l'on a voulu lui trouver une origine unique. Mais c'est faire fi de traits importants différents de royaume en royaume, pour autant que ceux-ci soient justement nés d'une évolution indépendante. En effet, on constate justement que c'était le cas des royaumes luba ou des États de la côte atlantique, pour ne citer que les cas les mieux connus.

10. E. de Jonghe et J. Vanhove, 1949; S. Miers et I. Kopytoff, 1977; à comparer avec C. Meillassoux, 1975.

Si l'on s'est étendu plus longuement sur la formation d'ensembles politiques plus grands, c'est parce que justement c'est pendant la période qui nous préoccupe que les États se sont finalement établis.

## Les savanes du nord : les populations

La tradition orale des Ngbandi, habitant actuellement dans la boucle de l'Oubangui et organisés en lignages patrilineaires — en fait, l'équivalent de seigneuries —, remonte au-delà de 1500. Interprétés, leurs mythes d'origine affirment qu'ils provenaient d'une région limitrophe du Dar Banda du Soudan actuel, peuplée au XIX<sup>e</sup> siècle par les Banda. Ce pays était limité au nord par un affluent du Bahr el-Ghazal, le Bahr el-Arab, et était proche des gisements de cuivre de Hofrat en Nahas, dont on ne sait pas depuis quand ils ont été exploités, mais qui ne sont pas mentionnés. Dès 1300 environ, des groupes arabes nomades baggara arrivèrent au nord de ce fleuve et ce sont eux peut-être qui chassèrent les Ngbandi. Les mythes évoquent des Blancs armés d'arcs et de flèches, de lances, de couteaux, de jets et même de fusils, appelés Azundia et Abara. Le conflit aurait eu lieu au XV<sup>e</sup> siècle et, pendant deux siècles, une migration soutenue aurait mené les Ngbandi près de Bangassou. Vers la fin de leur migration, ils rencontrèrent des peuples parlant bantu au nord du M'Bo-mou, entre le Chinko et le Mbari<sup>11</sup>.

Il semble bien que les Zande aient été localisés vers 1500 entre la Kotto et le Dar Runga, que l'ouest de la République centrafricaine était occupé par les Manja/Ngbaka et l'Est par des Bantu. Les Soudanais centraux étaient déjà divisés en deux blocs au moins : l'un comprenant les Sara et le futur Bagirmi, l'autre vers le Haut-Nil et dans la forêt du Nord-Est. Quelques groupes de Soudanais centraux, comme les Kreish ou les Yulu, auraient déjà été localisés dans le Dar Banda et près du pays d'origine des Ngbandi.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, un lignage ngbandi fonda le royaume nzakara, dont les sujets parlaient la langue zande, tandis que d'autres Ngbandi élaborèrent de grandes seigneuries de lignage<sup>12</sup>. L'analyse des données linguistiques pour la région forestière de Uele montre que le cas ngbandi n'est que le cas le mieux connu d'un mouvement lent, qui amena des peuples de l'ouest vers l'est et du nord vers le sud. La complexité du peuplement de cette région a été mise en évidence par Larochette<sup>13</sup>, qui sous-estime encore les mouvements culturels et historiques qui ont eu lieu dans cette région.

Il serait erroné d'attribuer toutes ces expansions et contractions linguistiques à des migrations spectaculaires. Costermans a prouvé dans le cas

11. B. Tanghe, 1929, pp.2-37; H. Burssens, *AMRCB*, 1958, vol. IV, pp.43-44. Mais, en fait, les traditions orales du groupe ngbandi ne remontent qu'au pays du Chinko et Mbari.

12. E. de Dampierre, 1967, pp.156-181.

13. J. Larochette, *KO*, 1958, vol. XXIV, n° 3.

bangba que leur histoire migratoire consiste en un mouvement d'errance de familles se déplaçant fort lentement et ce cas est peut-être plus commun que celui de vastes migrations qui ne sont directement attestées nulle part<sup>14</sup>. Des phénomènes linguistiques d'acculturation ont certainement aussi joué. Les Pygmées ont tous repris des parlers des Soudanais centraux, par exemple. Des études poussées d'ordre linguistique, culturel et directement historique pourraient permettre de percer au moins une partie de l'imbraglio, tandis que des recherches archéologiques pourraient dater des séquences culturelles. En attendant ces recherches, on doit se contenter du peu qui a été mentionné ici.

De Calonne Beaufaict, qui travailla dans cette région avant 1914, soutenait qu'avant 1500 l'âge du fer n'y avait pas encore pénétré et, de son temps encore, on trouvait des haches polies d'hématite fichées dans un tronc d'arbre très ancien. Ces pierres polies, des polissoirs et des cupules, forment le néolithique uélien, peut-être apparenté à des industries similaires en Centrafrique et jusqu'au Cameroun central. L'archéologue Van Noten a pu prouver qu'on se trouve ici devant une survivance de l'emploi de la pierre à côté du fer. Les outils sont fabriqués en hématite contenant un très fort pourcentage de fer. Sans doute la fonte de la pierre et la transformation du fer brut en outil ne donnaient pas un outil supérieur dans beaucoup de cas, du moins par rapport au labeur nécessaire pour opérer la transformation. L'outil de pierre à très forte teneur en fer parvint, dès lors, à se maintenir pendant fort longtemps<sup>15</sup>. Du reste, il n'est pas dit que l'apparition de la technique du fer mit fin immédiatement à l'usage de la pierre.

## La grande forêt équatoriale

La forêt n'a pas été la barrière que trop d'auteurs s'imaginent entre les savanes du Nord et du Sud, mais un filtre. Au moins deux voies la traversaient: la voie côtière et celle de la Kadei Sangha, Oubangui, Congo/Zaire jusqu'au lac Malebo (Stanley Pool). La navigation en mer était pratiquée dès avant l'an 1000, comme le prouve la présence des Bubi à Fernando Poo, et l'on peut arguer que la polychromie de la statuaire en bois pratiquée par les peuples autour du golfe du Bénin, depuis les Yoruba jusqu'à Loanga, est un indice de ces influences transportées de proche en proche par mer<sup>16</sup>. Toute la côte était peuplée de pêcheurs à l'arrivée des Portugais. Quant au système fluvial, les confluent Oubangui/Sanga-/Zaire (Congo) forment un vaste marais de forêt inondé où ne peuvent vivre que des pêcheurs. Ici aussi, on trouve des traces d'influences ayant traversé la forêt, probablement colportées par des pêcheurs.

14. J. Costermans, 1953.

15. A. de Calonne Beaufaict, 1921, p. 135; P. de Maret, F. Van Noten et D. Cahen, *JAH*, 1977, vol. XVIII, n° 4, pp. 486-498.

16. F. Olbrechts, 1941; il a noté le phénomène mais l'attribue par erreur à l'époque postérieure à l'arrivée des Portugais.

## Déplacements à travers la forêt

Parmi les mieux connues, notons que, déjà avant l'an 1000, des cloches simples sans battant avaient traversé la forêt, probablement du nord au sud, et, dès avant 1450, la cloche double du même type la suivit. On la trouve à Ife pendant l'époque classique et à Zimbabwe vers 1450. Ces transmissions impliquent la connaissance d'une métallurgie permettant de fabriquer du fer en plaques et de souder; les cloches doubles servent à reproduire les tons du langage parlé et indiquent en forêt et au sud la présence de langues à ton — les langues bantu. De plus, les fonctions de ces objets étaient similaires du Nigéria à la Zambie, la cloche double étant toujours, parmi d'autres, un symbole du chef politique. Les couteaux de jet furent transmis également du nord vers le sud où ils furent signalés vers 1587. D'autres objets, comme les «sièges à bobine», certains types de couteaux, un type de tambour à fente pour transmettre des signaux, se retrouvent du Bénin jusqu'au lac Malebo au moins, sans que l'on puisse dire lesquels vinrent du nord et lesquels vinrent du sud. Le fait de cette distribution est important surtout pour montrer que la forêt et la savane méridionale n'étaient pas complètement isolées du reste du continent. Avec les objets, des idées ont pu venir et traverser cette forêt dans les deux sens<sup>17</sup>.

L'événement le plus important en forêt même pour cette période est la pénétration et la diffusion de la notion de «chef politique», distinct du «chef de parenté». Les langues mongo traduisent le droit du sang par le terme *mpifo*, le droit du premier occupant, maître du sol, par le terme *okofo*; chez les Mongo, les «seigneuries», ou lignages avec autorité bien marquée du chef, se sont développées de bonne heure. Le *mpifo* ou «seigneur», en accroissant ses revenus et en s'attachant une «clientèle» — des personnes qu'il nourrit —, en s'imposant à d'autres «seigneurs», devient roi.

*L'organisation sociale en forêt et dans les clairières*

D'autre part, il y eut avant 1500 une expansion lente mais considérable de gens parlant des langues de type mongo au sud du Sankuru et du Kasai. Certains groupes pénétrèrent fort loin des deux côtés de la Loanga, dans l'entre Loanga-Kasai et sur les deux rives de la Kamtsha. En ce qui concerne le glissement du nord vers le sud, de la Lokenye au Sankuru, puis au sud jusque vers la Lulua, les données sont déjà des traditions orales recoupées par une analyse linguistique. Il a été possible de reconstruire ici le mode de vie dans ces petites chefferies ou *nkumu*. Le chef est assisté seulement d'un capitaine de guerre. Très souvent, on voyait des villages dirigés par des conseils d'anciens qui assistaient le chef. Au niveau du village, on trouvait peut-être déjà deux porte-parole, un pour chaque côté de la rue centrale. Les relations avec les Pygmées étaient ambivalentes. Certains groupes semblent avoir vécu en symbiose, tandis qu'agriculteurs et Pygmées se

17. J. Vansina, *JAH*, 1969, vol. X, n° 2; D. Cordell, *Ba-Shiru*, vol. V, n° 1, 1973.



*Double cloche en fer  
(Mangbetu, Uele, Zaïre)  
(photo Musée royal  
de l'Afrique centrale).*

livraient bataille dans d'autres cas. En ce qui concerne la structure sociale, on remarque la quasi-identité de concept entre âge et autorité, et une nette alternance des générations. Par rapport aux Mongo en général, des groupes méridionaux avaient commencé à élaborer les statuts liés à l'alliance matrimoniale, ce qui impliquait une puissance moins grande du lignage primaire en tant que groupe constitué et renforçait l'unité territoriale. Sur le plan économique, la chose principale à noter était la culture du sorgho (millet) en savane intercalaire, donc en forêt, et la maîtrise du fer par les forestiers était chose faite; les Songye admettent cependant que ce sont les Kuba sortis de la forêt qui leur ont appris la fonte du fer. Que ce soit vrai ou non, l'évidence ethnographique montre la technique du fer bien établie en milieu forestier. Grâce à des essences de bois très durs, les gens de la forêt parvenaient à obtenir de hautes températures et avaient même trouvé le moyen de fabriquer de l'acier<sup>18</sup>.

L'histoire de la forêt du Gabon à la République du Congo, en passant par le Cameroun, reste fort peu connue. Des glissements de populations avaient commencé du nord de la Sanaga vers le Sud-Cameroun. Ce que l'on a appelé la migration pahouine est en réalité un glissement très lent dont le début se situe avant 1500<sup>19</sup>. Avant 1500 aussi, les structures politiques de type *nkumu* se sont développées dans cette région. Enfin, on sait qu'une bonne partie de la forêt du nord-est du Gabon ne fut probablement pas habitée, du moins pas par des agriculteurs, puisque la forêt est restée primaire jusqu'à une date récente.

À l'est du Zaïre supérieur, au Maniema, des glissements de populations eurent lieu, mais on n'a pas encore réussi à les dater. Il s'agit, ici aussi, de glissements résultant d'une forte mobilité de groupes minuscules qui connaissaient l'agriculture, continuaient à pratiquer la pêche et absorbèrent des populations de chasseurs pygmées.

Avant 1500, la partie méridionale du Maniema hébergeait sans doute déjà les ancêtres des populations lega. Il est possible que ceux-ci aient déjà développé des associations sociopolitiques appelées *bwami*. Le *bwami* est une hiérarchie complexe de grades et les membres du grade supérieur exerçaient une autorité politique et morale sur la région qui participait à leur *bwami*. C'est à partir de ces *bwami*, pense-t-on, que des groupes interlacustres occidentaux, vivant sur le rebord occidental du Graben des lacs Kivu et Tanganyika, auraient élaboré la notion de chefferie et de royaume. De nouveau, une pulsion initiale dans l'élaboration de structures politiques vint de la forêt. Des associations similaires en forêt ont pu également être à l'origine d'un développement de « seigneuries » électives que l'on retrouve, au sud, chez les Songye. Si la connexion est bien du nord vers le sud, ce processus daterait également d'avant 1500<sup>20</sup>.

18. J. Vansina, 1978, pp. 90-103 et *passim*.

19. P. Laburthe-Tolra, 1977, pp. 79-414.

20. D. Biebuyck, *Lega Culture*, pp. 11-12 et *passim* pour le *bwami*. Ces exemples prouvent bien que la forêt a été en bien des cas un foyer et un centre de diffusion culturelle.

## Les savanes du Shaba

Dans les savanes au sud de la cuvette, on distingue clairement une tradition orientale d'une tradition occidentale de la côte atlantique. La première se sous-divise même en une tradition luba et une tradition du haut Kasai et du haut Shaba. De riches traditions narrent la naissance des empires luba et lunda. Mais que valent-elles? Pour certains, elles ne sont que fantaisie pure ou reflètent et justifient des structures du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour le professeur de Heusch, il s'agit bien de mythes, mais de mythes forgés lors de la naissance des empires. En réalité, ce sont là autant de jugements qui ne partent pas d'une analyse de ces traditions. L'étude de celles-ci comme documents reste à faire.

Le site principal qui témoigne d'un développement précoce des techniques métallurgiques est celui de Sanga; mais il faut attendre les résultats des travaux en cours pour proposer une chronologie. Néanmoins, on peut affirmer qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle on retrouve trace de différenciations sociales considérables, indication indirecte confirmant la croissance de chefferies. Très tôt s'établit un réseau commercial qui s'étend des lacs du Lualaba jusqu'au cours moyen du Zambèze et qui utilisa les croisettes de cuivre comme monnaie. Ces croisettes apparaissent d'abord sur la frontière actuelle Zambie-Zaïre, dans la Copper Belt, entre les IX<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Elles apparaissent donc peu après le début de l'âge du fer récent dans cette région. Vu la connexion du site d'Ingombe Ilede avec le commerce de la côte orientale, il fait peu de doute que ce réseau régional est relié à celui de l'océan Indien dès avant 1500<sup>21</sup>.

La tradition orale parle de chefs « luba » au Malawi et en Zambie septentrionale, centrale et orientale à des dates diverses, les dates proposées pour le Malawi étant les plus anciennes. C'est par elle également que nous savons la fondation d'États luba et lunda et, depuis les travaux de Miller<sup>22</sup>, on sait qu'un État lunda existait dès avant 1450. Il est possible que de petits groupes d'artisans aient émigré dans ces régions: le commerce régional a pu favoriser cette expansion.

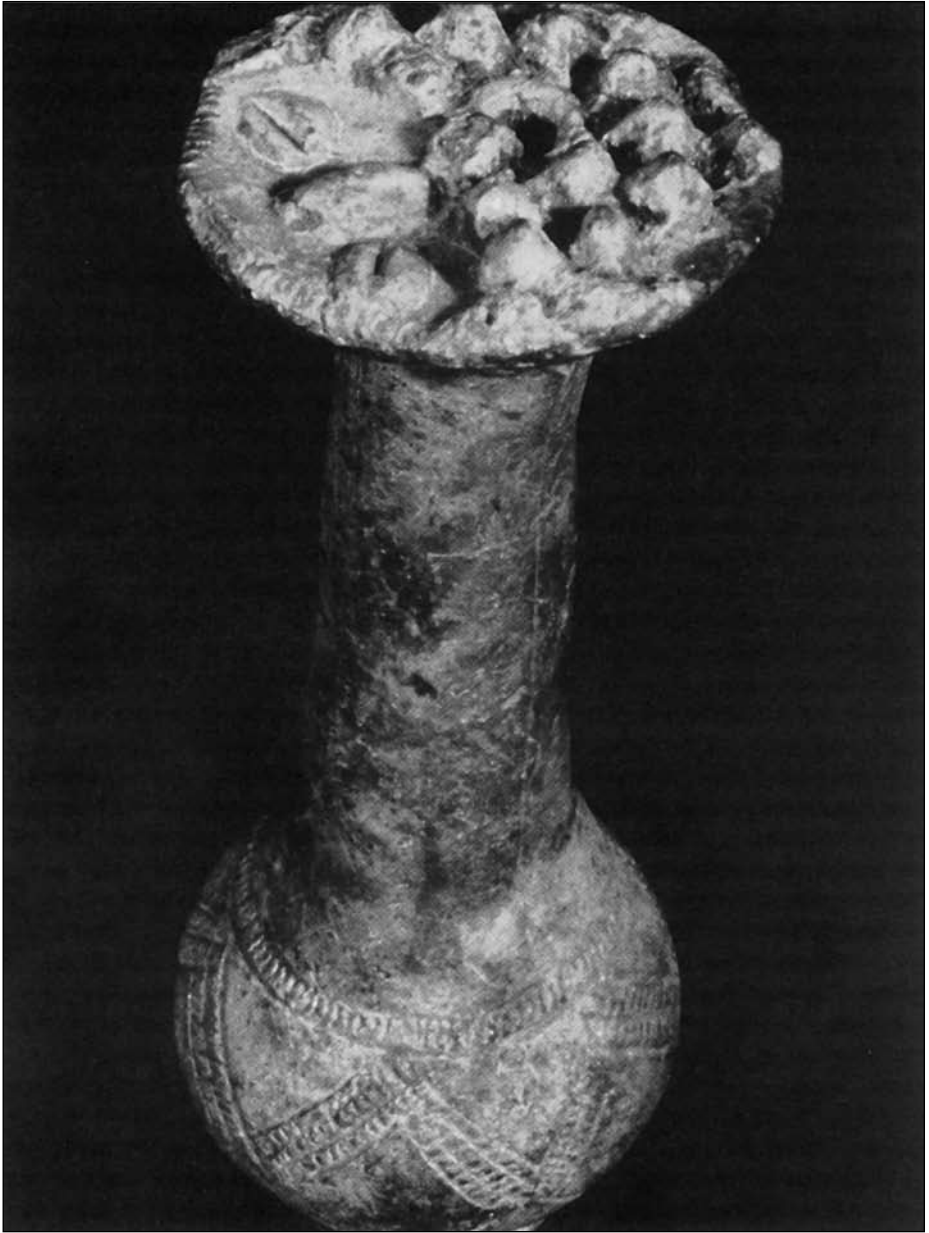
## les royaumes luba et lunda

### Les sources orales et la connaissance du pays

Dans les savanes du Sud, les royaumes luba et lunda s'individualisent très tôt; ces formations étatiques se sont développées près des lacs Luluaba. Le Shaba, région minière et aussi riche terroir agricole, voit naître très tôt des

21. D. W. Philippon, 1977; P. de Maret, F. Van Noten et D. Cahen, *JAH*, 1977, vol. XVIII, n° 4, pp. 487-489. Pour la datation au radiocarbone, voir chap. XXI, contribution de Brian M. Fagan.

22. J. C. Miller, 1976.



*Flacon anthropomorphe  
(époque kisalienne).*





*Tombe de Kikulu (KUL-T2)  
avec une croixette bien visible  
sur le thorax (tombe du Kabambien A,  
XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle).  
(Photos P. de Maret, Musée royal de l'Afrique centrale.)*



1



2

*1. Tombe kisalienne classique  
du site de Kanga (XII<sup>e</sup> siècle)  
(photo P. de Maret,  
Musée royal de l'Afrique centrale).*

*2. Statue Ntadi Kongo en pierre (Mboma, Bas Zaïre)  
(photo Musée royal de l'Afrique centrale.).*

chefferies qui, en se structurant, vont donner naissance à des royaumes; le commerce rendu aisé, dans cette région de savane, a pu être un stimulant pour la naissance des États.

Ce furent les Luba et les Lunda qui, les premiers, organisèrent des États; pour l'essentiel, notre information vient de la tradition orale; celle-ci est particulièrement abondante s'agissant des Luba et des Lunda; cependant, il reste qu'on n'a pas encore de corpus de traditions; toutefois la collecte se poursuit.

Selon la tradition, le royaume luba fut fondé par un certain Kongolo, qui établit sa capitale près de Kalongo; le mythe d'origine luba pourrait, à la lumière d'autres traditions, fournir d'utiles renseignements sur la culture sinon sur l'histoire des Luba. Par estimation, on situe vaguement avant 1500 l'apparition de l'État luba. Il résulte de la fusion de plusieurs clans sous l'autorité d'un chef unique. On ne connaît pas bien l'organisation politique du royaume; ce qui est sûr, c'est que les populations étaient organisées en patrilignages. Chaque lignage avait ses villages et les chefs possédaient des esclaves. Le *kiloto* ou chef de lignage reconnaissait l'autorité du roi. Celui-ci était entouré de fonctionnaires; du moins, deux personnages sont connus: le gardien des emblèmes, appelé *inabanza*, et le chef militaire ou *twite*. La royauté luba était fondée sur le principe de *bulopwe* ou sacralité. Cette sacralité se situait dans le sang régnant<sup>23</sup>, ce que les Luba appelaient *mpifo*.

Les ressources en sel et en métaux de la région du Shaba favorisèrent le commerce, le mélange de populations et l'émergence de grosses agglomérations. De ce côté, il y a continuité avec les développements du premier millénaire. La pénétration des systèmes de parenté patrilinéaire, insistant, de plus, fortement sur la pureté du sang, favorisa l'implantation de seigneuries à patrilignages régnants et une cohésion territoriale aisée. Le principe de la sacralité, le *bulopwe*, chez les Luba est toujours celui du sang régnant.

#### *Les institutions politiques*

Ici, le principe idéologique de royaume luba se différencie fortement des principes politiques songye. Les Songye pratiquaient une royauté élective fondée sur la richesse des lignages, et souvent même une royauté à terme, une royauté redevable aussi au conseil d'une association ésotérique, le *bukinshi*. Les associations ésotériques formaient le mécanisme même du gouvernement chez les Luba orientaux matrilineaires. Géographiquement, tout cela est fort proche du monde de la forêt *lega* et l'on est tenté de poser un lien entre le *bwami* et ces formes de gouvernement, un lien bien différent de ceux (culturels) qui ont existé entre Songye et Luba centraux. L'invention du *bulopwe* aurait eu lieu uniquement chez ces derniers, peut-être dans la région des lacs du Lualaba. Il y eut d'ailleurs plusieurs

23. J. Vansina, 1965, pp.71-87; A. Roberts, pp.36-41; T. Q. Reeve (*HA*, 1977, n° 4) nie les influences luba sur les Lunda, mais J. Hoover (communication personnelle) et Ndua Solol n'acceptent pas ses arguments. H. W. Langworthy, 1972, pp. 28-30, 21-27.

royaumes *luba*. À part Kikonda (région des lacs), on connaît la sei-gneurie kalundwe<sup>24</sup>.

Quant aux Lunda, on peut admettre, jusqu'à preuve du contraire, que toute la région du haut Kwango au haut Kasai méridional et aux régions adjacentes de la Zambie pratiquait déjà le même système de parenté perpétuelle<sup>25</sup>, ce système complexe selon lequel le successeur « devenait » le prédécesseur, reprenait son nom, ses relations de parenté, ses charges et prérogatives. Le système niait le passage du temps pour assurer une cohérence sans faille et une continuité assurée à tout l'ordre social. Ce système permettait de perpétuer ainsi des relations de pouvoir, nées d'alliances matrimoniales, de conquêtes, d'intégrations, d'accords « fraternels » mutuels entre chefs. Il devint après 1500 un outil puissant pour forger un vrai empire, groupement de plusieurs royaumes sous l'autorité des Lunda après 1500.

Remarquons que cette région entre Kasai et Kwango est pauvre en ressources naturelles et était probablement peu peuplée, tandis qu'à l'est, entre le Lualaba et le Luapula, des salines et des gisements de cuivre étaient en cours d'exploitation. Vers le sud, la haute vallée du Zambèze offrait plus de ressources que le pays lunda, mais somme toute moins que le sud du Shaba. Pourtant, ici, un État complexe allait se développer: l'État lozi. On peut admettre que sa fondation fut inspirée en partie par les Lunda, mais on ne connaît pas la date de son développement<sup>26</sup>.

## L'Angola

Le bassin de la Lui, affluent du haut Kwango et pays de salines, vit le développement de chefferies de très bonne heure, bien avant 1500. Elles étaient gouvernées par des Pende. Ici aussi, Miller voit une croissance régulière de la taille des chefferies<sup>27</sup>.

Enfin, peu après 1500 au plus tard, on trouvait au sud du Libolo, sur le plateau, un État *kulembe*, peut-être un des premiers États ovimbundu. Il était organisé différemment et caractérisé par une association d'initiation militaire, le *kilombo*. C'est soit au Libolo, soit au Kulembe qu'on commença à construire les tombeaux en pierre dont les ruines subsistent et attendent d'être fouillées. Quant aux autres Ovimbundu, peut-être connaissaient-ils également l'institution du *kilombo*, que l'on retrouve dans la tradition de fondation du Humbe, État dont la date de formation reste inconnue, localisé au

24. A. Wilson (*JAH*, 1972, vol. XIII, n° 4) ne croit pas à un État luba fort étendu avant 1800. Maiscela est démenti en partie par J. Yoder (1977, pp.67-97, pp.120-153); pour Kuaba, voir J. Yoder, *op. cit.*, pp.56-57 et comparer avec J. Weydert (1938) et C. Wauters (1949); voir aussi la thèse de doctorat de N. J. Fairley sur les Ben'Eki (1978); T. Q. Reece (1975) est l'auteur de l'ouvrage le plus récent.

25. J. C. Miller, 1971, pp.45-68, 81-82, 166-168.

26. M. Mainga, 1973, pp.16-21; G. Prins, 1978.

27. J. C. Miller, 1971, pp.55-88; B. Heintze, *Paideuma*, 1970, vol. XVI, et B. Heintze, *Anthropos*, n° 72, 1977, pp.754-762. (Ce dernier passage critique certaines vues de Miller.)

sud de l'Angola. Peut-être, en revanche, le *kilombo* fut-il introduit au Humbe par les Imbangala, qui se forment en ethnie distincte seulement au XVI<sup>e</sup> siècle. Les *Ovimbundu* parlent une langue bantou du Sud-Ouest et certains groupes, comme les Huambu, indiquent le rebord sud du plateau comme leur lieu d'origine, notamment un endroit appelé Feti, ou des fouilles fournirent des dates de  $710 \pm 100$  et  $1250 \pm 65$ . La dernière date se réfère sans doute au groupe ovimbundu, mais la possibilité existe aussi pour la première. Les fouilles doivent être reprises. Il est possible que la formation de certains des quatorze États ovimbundu ait bien débuté avant le XVI<sup>e</sup> siècle et la langue, la présence de bétail, le système de parenté lient cette civilisation à celles des bantuphones de l'Angola méridional et de la Namibie.

Ces derniers se groupent en trois rameaux principaux, les Nyanyeka-Humbe, les Ambo et les Ovaherero. Les premiers, culturellement fort apparentés aux Ovimbundu, ne se sont pas organisés en États importants, exception faite du Humbe. L'existence de petites chefferies était fréquente. Les deux autres groupes se retrouvent aussi en Namibie. Chez les Ambo, l'agriculture était pratiquée, mais la vie était organisée autour de la possession du bétail à longues cornes. Leur organisation politique consistait, au XIX<sup>e</sup> siècle, en douze États, dont trois possédaient une puissance militaire considérable. Les chefs régnaient à partir de capitales fortifiées. Toutes les charges étaient héréditaires dans la ligne maternelle. Le pouvoir était marqué ici par la possession du feu sacré et par une structure économique fondée sur la possession du bétail. Les Ovaherero étaient nomades comme leurs voisins les Khoi de Namibie, vivant de leurs troupeaux de bovins et d'ovins, de la récolte et de la chasse. Comme les Khoi, ils n'utilisaient pas le fer avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Mais ils étaient bantuphones et leur double descendance les distinguait également des Khoi. Enfin, l'Angola méridional et la Namibie septentrionale et centrale comprenaient aussi des groupes de chasseurs san et des chasseurs noirs, les Twa, parmi lesquels on remarque les Bergdama (« Noirs de la montagne ») qui étaient les forgerons de la Namibie et ces Twa parlaient des langues khoian<sup>28</sup>.

Telle était la situation vers 1850. Qu'en est-il de l'histoire ? Les Nyanyeka-Humbe se disent autochtones, les Ambo et les Ovaherero se disent originaires de l'Est. On peut admettre qu'ils sont venus du Zambèze, progressant avec leur bétail acquis là-bas, par le Cubango, vers l'ouest. Quant aux ovins, les Ovaherero les acquirent des Khoi. De toute façon, les peintures rupestres associées aux moutons montrent bien des Khoi. Les Ambo ont assimilé beaucoup de Twa et n'en ont pas honte, alors que les Nyanyeka-Humbe, qui ont assimilé des chasseurs twa et d'autres chasseurs non spécifiés, ont honte de le proclamer. Les Ovaherero également auraient assimilé beaucoup de Twa. En effet, le Kaokovela, que les Ovaherero méridionaux occupèrent pendant deux siècles peut-être, s'appelle en réalité Otwa le « pays des Twa ».

28. Voir C. Estermann, 1960 et H. Vedder, 1966, ainsi que C. H. L. Hahn, H. Vedder et L. Fourie, 1966.

À un certain moment donc, des chasseurs noirs de culture san occupaient la côte jusqu'au 13<sup>e</sup> degré de latitude sud, contournaient par le sud le plateau central pour rejoindre à l'est des groupes san. Vers le sud, ils occupaient toute la Namibie côtière septentrionale. À l'intérieur, ils vivaient avec San et Khoi. Certains de ces groupes acquirent l'art de fondre le fer. Vers ce moment, on peut penser que les bantuphones du Sud-Ouest occupaient le plateau central de l'Angola, quelques points au sud et à l'ouest même, tandis qu'à l'est ils vivaient dans les vallées de l'Angola oriental, laissant les interfleuves aux San. Vers le nord et les sources du Cuito-Cuando, où le pays est mieux arrosé, vivaient des populations agricoles de l'âge du fer et appartenant, linguistiquement, au groupe lunda-sanguella-cokwe. Les Ovaherero et les Ambo vivaient donc encore dans les vallées.

## Les savanes du sud-ouest

Les Portugais trouvèrent deux grands royaumes sur la côte, le Kongo et le Loango et un à l'intérieur, celui du « Grand Makoko », le royaume tio. Les traditions attestent que les deux premiers s'étaient formés en amalgamant lentement des États moins importants et que la dynastie de Kongo trouve son origine au nord du fleuve, non loin de celle de Loango. On peut estimer que ces royaumes sont nés entre les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Or, selon Dapper, tous ces royaumes tirent leurs origines des régions au nord du lac Malebo, donc de celui des Tio. Ce qui n'est pas invraisemblable, moins parce qu'une tradition concernant une personne ou un lieu, Ngunnu, relie Tio, Loango et Kongo, tradition probablement purement étimologique, parce que la succession à la tête de l'État est bilatérale chez les Tio et les Kongo, ce qui est unique en Afrique et peut-être, au monde. N'importe quel descendant d'un des rois antérieurs pourrait (en théorie) prétendre au trône au même titre que n'importe quel autre. Notons aussi que le berceau kongo est juste à l'ouest du Manianga, de régime bateke (tio).

Si cette origine commune est vraie, les premiers États au nord et au nord-ouest du lac Malebo, durent exister avant le XIV<sup>e</sup> siècle, peut-être même vers l'an 1000 déjà. Seules les fouilles des premiers cimetières connus des dynasties kongo, vili et tio, ainsi que de Mbanza Kongo (San Salvador), pourront fournir une date et un meilleur contexte. On peut avancer raisonnablement que les civilisations de cette région acquirent un caractère propre d'abord dans le Nord, à la lisière de la forêt ou en forêt du Mayombe. Ces civilisations s'adaptèrent à la savane et même à la steppe dans le cas des hauts plateaux bateke. Leur expansion, y compris celle des parlars, montre à nouveau un « gonflement » autour de deux centres initiaux, un pour les Kongo et un pour les Tio (Bateke). Les Kongo s'étendirent au sud du fleuve, les Vili de Loango, le long de la côte, vers le nord et le nord-est jusqu'à la Ngounié, affluent de l'Ogoué, tandis que les Tio, originaires de la lisière de la forêt vers l'équateur même, occupaient tous les hauts

plateaux vers le sud et des terres boisées au Gabon et vers la région des cataractes du fleuve.

La tradition kongo indique, quand elle fut consignée pour la première fois en 1624, une période d'occupation graduelle du pays au sud du fleuve, pays occupé par des chefferies ambundu (ou ndembo). Le Kongo les conquiert jusqu'à y inclure le Matamba et le Ndongo, du moins comme tributaires irréguliers, car le royaume à proprement parler s'arrêtait probablement à la Loje, mais comprenait la côte vers Loanda, l'île et le terrain en face entre Cuanza et Bengo. Pour les autres régions, nous ne possédons pas tant de détails sur les conquêtes ni sur la formation de l'État, quoiqu'une liste de seigneuries indépendantes incorporées pour former les provinces centrales de Loango existe. On reconnaît une évolution politique assez régulière, dont les étapes avant l'existence de grandes seigneuries comme le Ngoi, le Kakongo, le noyau de Loango, le Bangu, le Nsundi, le Mbata ne sont pas attestées. On peut postuler le même scénario qu'en forêt équatoriale: gros villages matrilineaires avec chefs et conseillers (un par lignage), formation de chefferies à la suite de mariages entre villages et peut-être de conquêtes ou de suprématie spirituelle (génies...) et puis une fortune diverse qui fit grandir quelques chefferies et dépérir d'autres pendant la constitution de petits royaumes comme ceux qui sont mentionnés.

On retrouve partout le culte des génies (génies de la terre) et le culte des ancêtres — considérés comme des dieux. Le commerce semble s'être développé de bonne heure dans ce secteur aussi — en 1483, à l'arrivée des Portugais, des systèmes monétaires y avaient déjà cours. Il existait une aristocratie et des esclaves affectés aux travaux agricoles. Les fouilles entreprises à Kinshasa et sur l'île de Mbamou pourront bientôt permettre d'arrêter des dates précises.

## Le royaume de Kongo avant 1500: ses institutions<sup>29</sup>

Le Kongo mérite une description plus longue, non parce qu'il était l'État le plus étendu ou le plus puissant, mais parce qu'il est le mieux connu selon la tradition. Lukeni Nimi, partant du Bungu au Mayombe, le fonda en traversant le fleuve et conquiert la chefferie ambundu de Mbanza Kongo. Il y « partagea » le pouvoir et, par la suite, conquérants et natifs se mêlèrent, « les nobles avec les nobles, les gens du commun avec les gens du commun ».

Donnons ici un passage de la *Description du royaume de Congo et des contrées environnantes* de Pigafetta et Lopes (1591): « Le royaume se divise en six provinces: Bamba, Sogno, Sundi, Pango, Batla et Pemba. Celle de Bamba, la plus étendue et la plus riche, est gouvernée par dom Sebastião Mani Mamba, cousin du roi dom Alvaro, mort récemment; elle est située le long du littoral

29. Voir W. G. L. Randles, 1968, pour la bibliographie la plus complète à ce jour et la description la plus exacte.

depuis le fleuve Ambrize, en direction du sud, jusqu'au fleuve Coanza; de nombreux seigneurs en dépendent dont les principaux sont: dom Antonio Mani Bamba, frère de dom Sebastião et vice-gouverneur; Mani Lemba; Mani Dandi; Mani Bango; Mani Luanda, qui est à la tête de l'île de Luanda; Mani Corimba; Mani Coanza; Mani Cazzani. Tous ces seigneurs exercent leur autorité sur la partie côtière du pays. À l'intérieur, du côté de l'Angola, on cite les Ambundo, qui relèvent également de Mani Bamba: ce sont les Angasi (Ngasi), Chinghengo (Kungengo) Motollo, Cabonda et beaucoup d'autres de sang moins élevé. Remarquez que le mot *mani* signifie seigneur et que la seconde partie des noms désigne le pays, la seigneurie. Ainsi, *Mani Bamba* signifie "seigneur de la région de Bamba" et *Mani Corimba* "seigneur de Corimba", Corimba étant une partie de Bamba, et ainsi pour les autres seigneurs. » Les auteurs poursuivent: « Bamba, comme on l'a dit, est la principale province du Congo; elle est la clé du royaume, son bouclier, son épée, sa défense, son bastion devant l'ennemi... ses habitants sont valeureux et toujours prêts à porter les armes, à repousser les ennemis venant de l'Angola... On peut, en cas de nécessité, [y] rassembler une armée de quatre cent mille guerriers. »

Ce passage nous éclaire suffisamment sur les divisions administratives; le chiffre pour une armée que peut recruter le roi dans le Bamba est assurément une exagération, mais elle indique que le pays était très peuplé, avec une forte structure administrative; le *mani* ou gouverneur réside à Banza: c'est le nom donné à la résidence du chef<sup>30</sup>.

### Gouvernement et organisation provinciale

Le roi du Kongo jouissait d'une grande autorité, sans que son pouvoir fût cependant absolu. C'est lui qui nommait les gouverneurs, sauf celui de Mbata, « élu par le peuple et les notables de la famille Nsaku avec confirmation royale ». Quant à la province de Soyo, le gouverneur en était héréditaire.

Il semble bien qu'avant 1500 le souverain du Kongo gouvernait un royaume beaucoup plus vaste; il continuait à réclamer la suzeraineté du Kisama, du Ngoi, du Kakongo, du Loango, des chefferies et royaumes teke et des Suku.

Les gouverneurs avaient charge de récolter impôts et tributs qu'ils versaient au roi, le tribut se composant de *nzimbu* (coquillages servant de monnaie), de carrés de raphia (employés aussi comme monnaie), de sorgho, de vin de palme, de fruits, de bétail, d'ivoire, de peaux d'animaux (léopard, lion).

Les impôts et tributs comportaient, comme on le voit, une partie en monnaie, une partie en vivres, une partie en produits commerciaux, une partie symbolique (peaux de lion et de léopard).

30. O. Dapper, 1667, p. 219; J. Vansina, 1973, pp. 339, 345; W. G. L. Randles, 1968, pp. 17-25; P. Martin, pp. 3-11.



Le roi du Kongo réclamait encore vers 1530 la suzeraineté du Kisama, du Ngoi, du Kakongo, du Loango, des chefferies et royaumes teke, du Kongo ria Mulaza (vers le Kwango) et des Suku. Mais cela était probablement fictif. Vers 1483, le cœur du royaume comprenait six provinces : Soyo entre le fleuve et l'Océan, Mbamba au sud de Soyo ; Nsundi et le Nord-Est, Mbangu au sud de Nsundi, Mbata dans l'Est et Mbenba avec la capitale au centre. Quelques chefferies étendues, comme le Wembo et peut-être le Wando, dépendaient en outre directement du roi.

Le roi était entouré d'un corps administratif central, également destituable. Il comprenait à la capitale le chef du palais, comme vice-roi, un juge suprême, un receveur d'impôts avec ses trésoriers, un chef de la police, un service de messages et un titre, *punzo*, dont la fonction est ignorée et qui nous rappelle que les manuscrits ne nous donnent que les fonctions facilement compréhensibles par les Européens qui en prenaient note. Ne faisait pas partie de ce corps le seigneur Kabunga, descendant de celui qui était maître du sol à la capitale avant Nimi Lukeni et qui remplissait les fonctions de grand prêtre. Les gouverneurs de province étaient souvent des parents immédiats du roi, qui confiait le Nsundi et le Mbangu à ses fils favoris. Ainsi, ils possédaient une base de force pour se disputer le trône lors du décès du roi. Les gouverneurs nommaient les petits seigneurs qui, eux, commandaient aux *nkuluntu*, les chefs de village héréditaires.

Les tombeaux des ancêtres se trouvaient à proximité de la capitale et faisaient l'objet d'une grande vénération. Le pouvoir était sacralisé, mais la personne ne l'était pas, bien qu'on l'appelât *nzambi mbungu* (esprit supérieur). Le roi n'était pas comme le commun des mortels. En commettant un inceste avec sa sœur, il devenait « sans famille » et donc seul capable de gouverner toutes les familles équitablement. Par cet acte et par son initiation, il avait acquis un pouvoir redoutable sur les charmes, mais un pouvoir analogue à celui des sorciers. Ses insignes, comprenant, parmi d'autres, surtout le couvre-chef, un tambour, un bracelet en cuivre ou en ivoire, le sac des impôts et un trône en forme de tabouret carré, symbolisaient sa position de premier seigneur du royaume et de détenteur du pouvoir suprême qui le mettait à part. Une étiquette complexe soulignait la prééminence et le caractère unique du souverain.

Nous connaissons assez bien la capitale du Kongo à travers les récits des auteurs portugais qui l'ont souvent décrite, de même la vie à la cour au XV<sup>e</sup> siècle. Cependant, le site de la capitale n'a pas encore fait l'objet de fouilles intenses.

« Encore que la capitale du royaume de Kongo soit d'une certaine façon comprise dans la contrée de Pemba, comme la ville et son territoire — dont le circuit peut être d'environ vingt mille — sont gouvernés par le roi en personne, considérons-les comme formant un district particulier... Dans l'idiome du pays [la ville] portait le nom de *banza*, qui signifie, d'une façon générale, cour, résidence du roi ou du gouverneur<sup>31</sup>. » Située presque au

31. F. Pigafetta et D. Lopes, 1965, pp. 78-79.

centre du royaume, la capitale était aussi une place forte d'où l'« on peut envoyer rapidement du secours en toute région ». Ville bien construite, pourvue de murailles de pierre, Banza, que les Portugais baptiseront San Salvador, était également une grande métropole commerciale, point de rencontre des principales routes commerciales venant de la côte et de l'intérieur.

En théorie, cependant, un collège d'électeurs devait choisir le successeur et le conseiller. Il se composait soit de neuf, soit de douze membres. Le chef (*Kabunga*) y avait droit de veto et le gouverneur du Mbata, inéligible, en faisait partie d'office. Le chef de Soyo en fut aussi. Les autres électeurs ne faisaient probablement pas partie de la famille royale. Le plus souvent, ils se contentaient d'approuver le fils du défunt qui semblait avoir le plus de pouvoir lors du décès de son père. Pendant le règne, ce conseil d'État, qui pouvait comprendre des membres du corps administratif, avait un droit de regard sur le souverain, notamment en matière de guerre, de déposition et de nomination de gouverneurs, de commerce (il pouvait déclarer les routes ouvertes ou fermées).

Le paiement de « salaires » aux fonctionnaires témoigne de la commercialisation du produit et de son contrôle par l'État, qui supervisait la production des *nzimbu* ou coquillages. Il dut y avoir une longue période de développement commercial et les produits échangés semblent avoir été tant des biens de nécessité, comme des objets en fer, des poteries, du sel marin, des nattes et des vanneries, que des biens de prestige comprenant les bijoux en cuivre et en ivoire, les carrés de raphia et les tissus en fibre de la côte. Si les esclaves existaient, le commerce des esclaves a dû être limité avant 1483. Dans l'artisanat, on remarque que la spécialisation à temps plein n'existait pas et que les deux spécialités les plus prestigieuses, la fonte du fer et le tissage du raphia, étaient réservées à la noblesse.

Les principales routes aboutissaient à la capitale, une route menait les *nzimbu* de Loanda à la capitale, une autre apportait le sel marin et les produits du Bas-Zaïre (poissons, poteries, vanneries), une autre ceux du lac Malebo (raphia, produits divers, notamment poteries), une autre le cuivre de Mbamba, peut-être du cuivre et du plomb au nord des cataractes du fleuve, enfin une autre ceux du Matamba.

Des fouilles à San Salvador, à Kinshasa, dans les capitales de province, sur l'île de Loanda et en d'autres lieux où l'on peut soupçonner une place de marché sont essentielles pour avoir une idée plus précise de la vie économique du royaume avant 1483.

### *La société*

On connaît mal la structure sociale de l'époque. Même le principe matrilinéaire n'est pas clairement attesté, quoiqu'on puisse supposer qu'il existait déjà. On n'est certain que de la succession royale parce que le nom du premier roi consistait déjà en un nom le rattachant à son père et un autre au père de sa mère. Mais ces noms sont des noms de clans encore connus, comme l'est celui de Mbata, ce qui donne à penser qu'il y avait

des groupes de descendance unilinéaire, plus que vraisemblablement des matriclans. On sait seulement que les villages, dirigés par les *nkuluntu*, étaient petits et différenciés des centres gouvernés par des seigneurs. Les chefs-lieux de province ont pu avoir un caractère de ville et c'est ce nom que les textes donnent à Mbanza Kongo, à la résidence du gouverneur du Soyo et plus tard à Kinshasa. Quant à la stratification sociale, elle est claire. Il y avait les trois ordres : aristocratie, hommes libres et esclaves et l'aristocratie formait une caste, car ses membres ne se mariaient pas avec des roturiers. À l'intérieur des deux ordres libres, les mariages servaient d'instruments d'alliance entre familles et des mariages préférentiels semblent avoir été pratiqués. Parmi l'aristocratie, on distinguait les *kitomi*, anciens maîtres du sol, qui étaient, en province, la réplique du *kabunga* de la capitale et y formaient sans doute une aristocratie reliée justement aux autres seigneurs par des mariages préférentiels du type de ceux qui unissaient la dynastie au Mbata et à Kabunga.

## Conclusions générales

L'époque de 1100 à 1500 ne sera mieux connue que lorsque des fouilles massives auront eu lieu et que les recherches linguistiques et ethnographiques auront progressé considérablement.

L'impression générale produite par ce que nous pensons connaître mène à deux constatations : l'importance de la forêt, omniprésente, mais puissant facteur écologique, et l'élaboration précoce de systèmes étatiques. On se doutait du second point : après la fin des migrations et des remous qu'elles occasionnaient, après l'introduction de la métallurgie du fer, on s'attend à la formation possible de royaumes.

L'importance de la forêt a été totalement méconnue. On ne s'est pas rendu compte que la forêt à savanes intercalaires, comme la lisière forestière, offrait un environnement doublement riche, tout comme celui des grandes galeries forestières au sud et au nord. On peut notamment attribuer toutes les premières formations d'États à un environnement de ce genre, à l'exception du centre luba le plus ancien, lui aussi situé cependant dans une formation très favorable, avec ses lacs, ses terres basses, qui ont dû être couvertes en partie de forêts, et ses plateaux de savane.

Notons enfin que les sources ne sont pas encore toutes mises à profit ; l'étude systématique des traditions, des mythes d'origine et les recherches linguistiques n'en sont qu'à leurs débuts ainsi que les travaux archéologiques. De grandes perspectives s'ouvrent devant la recherche historique pour cette région que l'on a longtemps crue dépourvue de documents.